

Ce que les noms des chiens des sans-abris révèlent de leurs maîtres

Christophe BLANCHARD

Université Paris 13, PRES Sorbonne Paris Cité,
Centre de recherches interuniversitaires EXPERICE,
99 avenue Jean-Baptiste Clément, F-93430 Villetaneuse (France)
chblanchard29@gmail.com

Publié le 31 décembre 2015

Blanchard C. 2015. — Ce que les noms des chiens des sans-abris révèlent de leurs maîtres. *Anthropozoologica* 50 (2): 99-107. <http://dx.doi.org/10.5252/az2015n2a3>

RÉSUMÉ

Depuis quelques années on assiste, dans les centres urbains des métropoles occidentales, à un nouveau phénomène de marginalisation qui ne manque pas d'interpeller l'ensemble des acteurs politiques, sociaux et médicaux de nos villes : l'errance de personnes sans domicile accompagnées de chiens. La présence du chien auprès de ces jeunes en errance influe directement sur leurs parcours de vie. En analysant les noms portés par ces fidèles compagnons à quatre pattes issus de la zone, il est possible de mieux comprendre la trajectoire biographique de leurs maîtres.

MOTS CLÉS

Errance,
exclusion,
ville,
chiens,
pauvreté.

ABSTRACT

Homeless people with dogs: what can be learned from the animals' names?

In recent years, a frustrating new trend has been observed by those working with homeless people in developed cities: the emergence of a growing group of wandering dog-owners whose lives are highly impacted by their bond to the animal. In this study, we take a close look at the dogs' names to shed light on their owners' life stories.

KEY WORDS

Vagrancy,
social exclusion,
urban life,
dogs,
poverty.

INTRODUCTION

Que savons-nous réellement des personnes vivant à la rue et accompagnées de chiens? Pas grand-chose, si l'on considère la foisonnante littérature que les sciences sociales ont pu consacrer aux problématiques entourant l'exclusion sociale. Pourtant il n'aura échappé à personne que depuis quelques années, de plus en plus de groupes marginalisés accompagnés de chiens fréquentent les centres urbains de nos cités. Autour des gares, dans les rues commerçantes des villes touristiques ou dans les interstices de ces zones urbaines où l'on préfère rejeter ces indésirables, ils constituent une communauté hétérogène et complexe de destins singuliers, malmenée par l'existence.

De 2008 à 2013, dans le cadre de mon doctorat de sociologie, j'ai sillonné les marges urbaines, en France et en Europe, afin de mieux comprendre les liens singuliers unissant ces maîtres socialement fragilisés à leurs compagnons de galère. Fort de mes compétences cynotechniques acquises durant mon service militaire effectué en 1999 dans la marine nationale, j'ai pu installer avec mes informateurs un climat de confiance et de reconnaissance réciproque qui a constitué le socle essentiel de ma recherche. Celle-ci s'est structurée autour d'un travail d'observation méthodique des lieux de vie de ces jeunes propriétaires (squats, accueils de jour, restaurants sociaux, associations proposant un hébergement d'urgence acceptant les chiens) qui m'a permis de percevoir les atmosphères, les non-dits, les comportements des uns et des autres. Cette intrusion dans leur quotidien aura été l'occasion pour moi de mettre en perspective les éventuels décalages entre les discours officiels et la réalité.

Pour mieux faire connaissance avec les maîtres à la rue accompagnés de chiens et essayer d'apporter une plus-value anthropologique réelle à une thématique à peine effleurée par les spécialistes, j'ai souhaité faire du binôme homme/chien l'un des principaux axes d'analyse de mes recherches autour des sans-abri accompagnés de chiens (Blanchard 2013). Pour mieux saisir la trajectoire biographique de ces maîtres que l'on nomme parfois «zonards» ou «punks à chiens», j'ai notamment entrepris de m'intéresser de plus près à la façon dont les propriétaires prénommaient leurs compagnons à quatre pattes.

Tel un échantillon d'ADN oublié sur une scène de crime, des fragments autobiographiques de la vie du maître semblaient en effet s'être glissés dans le nom de son chien comme «une trace ambiguë, inscrite objectivement et subjectivement (par les donneurs) dans plusieurs registres à la fois» (Bozon 1987: 95).

Le nom de l'animal apparaissant comme un signifiant polysémique permettant au maître à la rue de mieux mettre en perspective ses fêlures, ses colères mais aussi ses espoirs, j'ai essayé, tout au long de mes pérégrinations à travers les zones urbaines de France et d'Europe, de recenser et de catégoriser les façons dont ces propriétaires nommaient leurs chiens.

De cet inventaire non exhaustif, j'ai retiré une substance intéressante de plus de 200 noms, propres ou communs, qui m'a permis de me familiariser avec les spécificités de ces animaux, mais surtout avec le parcours de vie de leurs propriétaires, sans provoquer une intrusion trop brutale dans leur univers.

Méthodologiquement parlant, j'ai d'ailleurs pu constater que cette démarche m'en apprenait beaucoup plus sur le maître que certaines approches classiques en sciences sociales, consistant à mettre sur le grill des informateurs parfois excédés par le côté intrusif et répétitif des questions de l'enquêteur.

POURQUOI NOMMER SON CHIEN?

Acquérir un nom constitue une étape préalable à toute inscription d'un individu au sein d'une communauté ou d'un réseau d'appartenance. C'est ce nom qui va singulariser l'individu et lui permettre de façonner son identité. Lévi-Strauss suggère ainsi que les anthroponymes peuvent être considérés comme un moyen d'identification (de l'individu, du clan, de la famille, etc.), mais aussi une façon de classer et de signifier: «Dans un cas, le nom est une marque d'identification, qui confirme, par application d'une règle, l'appartenance de l'individu qu'on nomme à une classe préordonnée (un groupe social dans un système de groupes, un statut natal dans un système de statuts); dans l'autre cas, le nom est une libre création de l'individu qui nomme un état transitoire de sa propre subjectivité. Mais peut-on dire que, dans l'un ou l'autre cas, on nomme véritablement? Le choix, semble-t-il, n'est qu'entre identifier l'autre en l'assignant à une classe, ou, sous couvert de lui donner un nom, de s'identifier soi-même à travers lui.» (Lévi-Strauss 1962: 218).

Suivant l'époque ou la culture d'origine, cette classification peut prendre une signification différente. Car, d'après l'ethnologue français, «la raison de la différence n'est pas dans leur nature linguistique, mais dans la manière dont chaque culture découpe le réel et dans les limites variables qu'elle assigne, en fonction des problèmes qu'elle pose [...] à l'entreprise de classification.» (Lévi-Strauss 1962: 283).

Pouvons-nous toutefois transposer ce processus d'identification à l'animal? La question est légitime car dans les sociétés contemporaines, le chien a en effet cessé de n'être qu'un animal domestique pour pénétrer dans le cénacle très fermé des animaux dits de «compagnie» (Digard 1990). Devenu membre à part entière de la famille, il s'est inséré «naturellement» dans le système social humain, décrochant de ce fait le statut de «personne» à part entière aux yeux de beaucoup (Christen 2009). Cette «promotion culturelle» se concrétise par une série de prérogatives généralement réservées à l'être humain. Désormais, on peut voir des propriétaires vêtir leurs animaux, les envoyer dans des palaces cinq étoiles ou dans des instituts de beauté spécialisés.

Dans cette fuite en avant anthropomorphique, aboutissement du processus de généralisation des animaux de compagnie dans notre société contemporaine, les enjeux relatifs au choix du nom de son chien ne constituent qu'une déclinaison parmi d'autres. Dans le sillage de Colette Méchin, on pourrait n'y voir d'ailleurs qu'une «simple concurrence linguistique avec les hommes» (Méchin 2004: 140).

Si l'on s'appuie sur le corpus des noms de chiens ayant le vent en poupe ces derniers temps, l'ethnologue Colette Méchin est probablement dans le vrai. Ainsi, sur les 20 noms de chiens

les plus couramment utilisés en France, la société de médailles Machu recense 14 prénoms humains parmi lesquels *Tina*, *Sam*, *Sally*, *Max*, *Oscar* (Blanchard 2014). Certains noms comme *Ulysse*, *Titus* ou *Ramsès* renvoient à des figures mythiques ou historiques, qui n'en demeuraient pas moins incarnées par des hommes. Dans un autre recensement réalisé en avril 2007 à partir d'une base de données de 212 529 chiens, la compagnie québécoise a quant à elle déniché une flopée de *Britney*, de *Garou*, d'*Elvis Presley* ou de *Zidane*.

Il convient toutefois de souligner que le brouillage ontologique relatif à cette nomenclature correspond à une évolution assez récente. En 1962, dans *La Pensée sauvage*, Lévi-Strauss, analysant comment les Français nommaient leurs animaux domestiques, soulignait ainsi que l'on donnait aux oiseaux des prénoms donnés aux humains, et pas aux chiens. Il précisait ainsi : « Non seulement ceux-ci ne forment pas une société indépendante, mais, comme animaux "domestiques", ils font partie de la société humaine, tout en y occupant une place si humble que nous ne songerions pas, suivant l'exemple de certains Australiens et Amérindiens, à les appeler comme des humains, qu'il s'agisse de noms propres ou de termes de parenté. Bien au contraire, nous leur affectons une série spéciale : *Azor*, *Médor*, *Sultan*, *Fido*, *Diane* (ce dernier, prénom humain sans doute, mais d'abord perçu comme mythologique), etc., qui sont presque tous des noms de théâtre formant une série parallèle à ceux qu'on porte dans la vie courante, autrement dit, des noms métaphoriques. » (Lévi-Strauss 1962: 247).

Si la décision de baptiser son compagnon favori Jérémy, Marcel ou Sandrine pourrait encore aujourd'hui paraître scandaleuse à certains, nul doute que le mauvais goût ultime consisterait plutôt à affubler son chien du nom d'un dignitaire nazi par exemple. À ce propos, le quotidien Dernières Nouvelles d'Alsace se faisait l'écho, dans l'une de ses éditions, d'un fait-divers survenu dans le Var, au cours duquel un chien de type molossoïde, prénommé *Himmler*, avait mordu à la main une fillette. Le propriétaire dudit chien écopa d'un an de prison ferme.

Du côté des zonards, le goût pour la provocation, bien que moins idéologique, n'en demeure pas moins central quand arrive le temps de choisir le nom de son compagnon de galère. D'ailleurs, en se penchant d'un peu plus près sur l'éventail imagé des dénominations des canidés urbains, on se rend vite compte que ces animaux n'entrent pas vraiment dans les canons de la nomenclature classique offerte par le Livre des Origines Français par exemple. Dans la rue, peu de *Fripouille*, *Sucrette*, *Pupuce* ou *Arlequin*, mais des champs lexicaux moins fleur bleue faits de *Conquistador*, *Kro*, *Dope*, *Peze* ou encore *Tuberculose*. Soucieux de se différencier des appellations socialement valorisées, les propriétaires marginalisés se font souvent un malin plaisir d'affubler leurs animaux de patronymes très provocateurs, quitte à les débaptiser lors de leur adoption.

Mais derrière la provocation se dissimule également un processus classificatoire relativement normatif de la part de propriétaires, qui alimentent eux-mêmes les contours de l'image qu'ils souhaitent renvoyer à leurs pairs et à la société. « On ne nomme donc jamais : on classe l'autre si le nom qu'on lui donne est fonction des caractères qu'il a, ou on se

classe soi-même si, se croyant dispensé de suivre une règle, on nomme l'autre « librement » : c'est-à-dire en fonction des caractères qu'on a. Et, le plus souvent, on fait les deux choses à la fois [...]. Je me crois de libre de nommer mon chien à ma fantaisie ; mais si je choisis *Médor*, je me classerai comme banal ; si je choisis *Monsieur*, ou *Lucien*, je me classerai comme original et provocateur ; et si je choisis *Pelléas*, comme esthète. » (Lévi-Strauss 1962: 218-219).

La dénomination de l'animal suggère donc que les jeunes maîtres de la rue ont posé, via le chien, les bases d'une relative homogénéisation culturelle des groupes dans lesquels ils vivent. En ce sens, comme l'a suggéré Emilio Bonvini, « les noms des chiens apparaissent (...) comme des bribes de discours » (Bonvini 1985: 125). Une façon, via le médiateur canin, de faire dialoguer des individus entre eux et avec la société dans laquelle ils vivent, mais qui ne les reconnaît pas. En déterminant un nom pour leurs chiens, les maîtres auraient ainsi fait le choix d'« assigner une classe à un objet identifiable, ou, par la mise hors classe de l'objet, d'en faire un moyen de se classer soi-même en s'exprimant par lui. » (Lévi-Strauss 1962: 220)

LE CHIEN POUR DIRE LA SURVIE

L'histoire se déroule à N., ville moyenne du sud-ouest de la France, le 8 janvier 2010 à 8h10 du matin. Le froid insidieux qui se glisse sous les vêtements rappelle aux voyageurs que le climat océanique dont on flatte la douceur au printemps reste un redoutable ennemi durant les mois d'hiver.

À proximité du wagon où il dort depuis trois jours, M. tente tant bien que mal de se camoufler dans son duvet. Un vieux duvet kaki qu'il a acheté trois ans auparavant dans un surplus militaire. C'était l'époque où il flirtait avec la zone, sans plonger totalement dedans. Aujourd'hui, alors qu'il se retourne encore une fois, il regrette amèrement cette époque presque bénie au vu de ce qu'il vit aujourd'hui. Seul réconfort à cette situation extravagante, *Vesta*, sa chienne. Une croisée boxer/husky, mélange improbable qui rend son animal terrifiant à qui n'a jamais vu de chien. À trois ans à peine, *Vesta* est déjà une bête d'une trentaine de kilos, toute en muscles et gratifiée d'un duvet nécessaire pour survivre à la rude.

Est-ce un hasard si M. a appelé sa chienne *Vesta*, du nom de la déesse romaine du foyer ? Lorsque je lui ai posé la question, mon informateur a été presque surpris :

« Cette chienne, elle m'a toujours protégé ! Au début, elle s'appelait Pink. T'imagines ? ! C'est n'importe quoi. Le mec qui me l'a donnée – elle devait avoir six ou sept mois – était bien barré dans son genre. Moi, dès que je l'ai eue, j'ai vu que c'était déjà un beau morceau ! Alors, j'ai décidé de la rebaptiser du nom d'une déesse protectrice, chose qu'elle a toujours fait dans cette galère dans laquelle je suis maintenant. » (M., homme, 26 ans, une chienne).

Cette histoire, passablement banale, aurait pu se jouer n'importe où. Elle vient rappeler au chercheur que dans les monotones déambulations des jeunes à la rue (Fig. 1),



FIG. 1. — Deux jeunes maîtres, accompagnés de Caramel et Spick (Photo C. Blanchard 2012).

le chien apparaît comme un compagnon naturel, qui leur permet de « mieux vivre la rue ». *Vesta*, comme les autres chiens que j'ai pu croiser durant cette enquête, se rattache d'ailleurs à l'un des principaux champs lexicaux repérés : celui de la survie.

« Survivre », en effet, car dans la réalité parfois destructrice qui est la leur, où alcool, drogue, violence mais aussi conditions météorologiques viennent fragiliser encore un peu plus un quotidien difficile, l'animal constitue l'une des dernières barrières reconfortantes, une présence refuge et sécurisante qui permet à son propriétaire de rester à flot.

Dans la rue, le chien s'avère notamment un auxiliaire essentiel qui permet à son propriétaire de mieux appréhender les rudesses de ce milieu. « Lorsque tu dors tout seul dehors, tu es bien content d'avoir tes chiens avec toi » me confirmait ainsi l'un de mes informateurs croisé à Rennes. « Ils te protègent et surtout ils te tiennent chaud car même en Bretagne, la nuit ça peut cailler. »

Majoritairement de type croisés-bergers, les chiens de la zone se distinguent par leur robustesse. Un atout qui offre aux propriétaires la certitude de disposer d'animaux solides, ne craignant pas la vie en extérieur. Peu de soins à fournir donc une fois nourris, même s'il convient toujours de se méfier des pièges inhérents aux trottoirs de nos cités. Effectivement, quelques tessons de verre sur la voie publique suffisent à abîmer les coussinets des animaux, contraignant alors le maître à effectuer une série de soins pas toujours simples à prodiguer dans la rue.

Vesta, déesse du foyer et de la fidélité assurée, comme bien d'autres, une chaleur permanente, réelle et symbolique, à M. Chauffage sur pattes, sa chienne demeure pour lui un auxiliaire incontournable dans un quotidien rythmé depuis plus de sept ans par la rue et les squats. Même en été où l'hécatombe des morts de la rue demeure une réalité (Terrolle 2002), M. me confirme que la présence de son animal à ses côtés n'est pas un luxe, pour regagner ces quelques degrés de température corporelle que l'alcool vous aura fait perdre.

Vesta fait donc partie de cet échantillonnage lexical qui permet à M. d'évoquer sa survie urbaine. À l'instar des *Hulk*, *Rocky*, *Revivor* ou *Dexter* que j'ai croisés durant mes enquêtes, les noms de ces chiens (Tableau 1) renvoient à tous ces héros marginalisés qui ont fait de leurs faiblesses autant d'atouts pour vaincre et survivre à tout prix (Rogel 2012).

Comme autant de symboles de force, ces chiens au physique dissuasif rassurent également les maîtres, car le danger est omniprésent dans la zone. Gardiens hors pair, leur présence protectrice, parfois plus psychologique que réelle, reconforte leurs propriétaires. À l'instar de cette informatrice qui, depuis plus de vingt ans, sillonne l'Europe avec ses bergers, les ex-routards, désormais sédentarisés, s'attachent ainsi les services d'un chien pour écumer la ville. « La rue est devenue plus dangereuse aujourd'hui et la violence y est omniprésente » m'expliquait ainsi S., un itinérant de l'ancienne génération, désormais locataire d'un logement.

« *Au moment de la remise des aides sociales par exemple, si tu ne fais pas gaffe, t'es pas longtemps à te faire détrousser. Y a pas mal d'experts en la matière. Et pas forcément des gars de la zone.* »

Chez des individus à la sobriété fluctuante, dont le quotidien est scandé par les périodes de veille et de sommeil, l'ultime vigie canine, toujours prête à protéger son maître, n'est donc pas superflue. Peut-être est-ce comme cela qu'il convient d'interpréter les *Alerte*, *Signal* ou encore *No Enter*, chiens aux aguets jusque dans leur désignation.

J'en ai fait moi-même plusieurs fois l'expérience, notamment un après-midi de juillet. Ayant donné rendez-vous à l'un de mes informateurs sur la place de la mairie d'une ville où j'enquêtai, j'ai retrouvé celui-ci endormi en plein soleil, affalé sur le bitume. Alors que j'essayais de le sortir de son semi-coma, ses deux chiens déboulèrent tous deux de je-ne-sais-où, me signalant tous crocs dehors qu'il valait mieux que je laisse leur propriétaire poursuivre sa sieste en paix. L'anecdote peut bien sûr prêter à sourire, la situation peut toutefois engendrer de véritables drames. L'une des personnes interviewées durant cette enquête me racontait ainsi :

« *Il y a quelques années, lors d'un festival de musique auquel je me suis rendu, je me suis endormi sur un banc avec mon chien, un petit bâtard. Je ne disais rien à personne et mon chien n'était pas vraiment du genre méchant ou agressif. Mais quand les gendarmes sont arrivés pour essayer de me réveiller, mon chien a réagi. Il a aboyé, montré les dents et essayé de pincer l'un des flics. Et ben, l'un des deux a dégainé son flingue et l'a abattu sous mes yeux!* » (J., homme, 53 ans, deux chiens).

Durant mes enquêtes sur le terrain, j'ai recueilli plusieurs témoignages similaires au cours desquels mes informateurs relataient les flagrantes disproportions dans la réaction des autorités ou de l'opinion publique vis-à-vis de leurs animaux. Pourtant, alarme plus qu'arme, il est essentiel de rappeler que les chiens de la rue ne sont soumis à aucun entraînement spécifique de la part de leurs propriétaires, contrairement à ce qui a pu se produire par le passé dans certains milieux criminels ou plus récemment en France avec le fameux phénomène pitbull (Digard 2004). Dans la zone, rien de tel. Le chien ne fait que protéger son chef de meute – en l'occurrence son propriétaire – lorsque ce dernier est vulnérable ou menacé. Les chiens des zonards, qui n'appartiennent pas la plupart du temps à des catégories référencées comme « dangereuses », ne sont finalement que de simples auxiliaires dissuasifs qui n'attaquent généralement pas de leur propre chef.

Mis à part une ou deux exceptions, la plupart de ceux que j'ai croisés étaient tous relativement sociables. Habitué à la foule, aux bruits et à la présence constante d'autres chiens dans leur environnement proche, il est même rare qu'ils réagissent aux sollicitations extérieures, surtout si leur maître demeure à proximité. Une auxiliaire vétérinaire m'expliquait d'ailleurs :

TABLEAU 1. — Exemples de noms de chiens renvoyant au champ lexical de la survie.

Alien	Ginko	Revivor
Agility	Hulk	Rocky
Dexter	Highlander	Survivor
Dracula	Phoenix	Tout Risque

« *La plupart du temps, ils ne sont pas attachés quand ils arrivent à la clinique vétérinaire, mais ce sont des chiens sympas qui obéissent bien, qui sont très sociables avec tous les autres chiens, les gens, les enfants. C'est assez drôle, d'ailleurs, de voir la réaction des gens quand ils voient ces marginaux avec leurs chiens en salle d'attente: ils ont tendance à avoir peur pour leur chien alors que c'est souvent le contraire, les chiens des marginaux sont bien plus sociables que les autres qui sont autour des jambes de leur maître. Même en consultation, pour tenir les chiens sur la table, je suis à la limite plus sûre de leurs chiens que des autres; on peut leur faire n'importe quoi, ils ne disent rien, et si jamais ils ne veulent pas se laisser faire, ils se font engueuler.* »

Habitué à vivre 24h sur 24 au côté de son maître dans une relation fusionnelle qui peut parfois s'avérer pathologique, l'animal n'a donc pas besoin de dressage particulier pour réagir de façon naturelle à ce qui pourrait s'apparenter à une agression. En outre, il faut que le chien présente un caractère fort, chose qui est loin d'être le cas de tous les animaux que j'ai rencontrés dans la rue.

Il ne vaut donc mieux pas trop surestimer la prétendue agressivité des chiens de la rue. En effet, celle-ci n'est souvent qu'une fable urbaine, prétexte commode véhiculé par des personnes ne possédant pas d'animaux et méconnaissant la psychologie canine de base, ou désireuses d'instrumentaliser les peurs de la population à des fins politiques.

LE CHIEN : LA LOYAUTÉ ET LA FIDÉLITÉ À TOUTE ÉPREUVE

Si la survie physique est essentielle, la survie psychique l'est tout autant pour ces propriétaires dont l'équilibre mental constitue souvent l'une des préoccupations des professionnels qui les accompagnent. Alors que de nombreuses études ont montré l'impact bénéfique de la présence d'un animal de compagnie sur la gestion du stress ou de l'anxiété des individus (Wilson 1991), plusieurs de mes informateurs m'ont indiqué, plus prosaïquement, que le chien leur donnait un but et une raison de vivre.

« *Sans Jinka, je ne serais probablement pas là à te parler. Elle m'a empêché de me foutre en l'air plusieurs fois! Tu vois, je ne pouvais pas lui faire ça. Elle a déjà 11 ans. Si je m'étais suicidé, qui aurait pris soin d'elle? En plus, elle aurait pas pu s'habituer à un autre gus que moi, tu comprends? Elle m'a vraiment aidé à me raccrocher à quelqu'un*



FIG. 2. — Compagnon de misère des personnes précarisées contraintes à vivre à la rue, le chien est souvent doté par son maître de qualités de fidélité et de loyauté. Ici, un sans-abri et son chiot (Photo C. Blanchard 2011).

dans les moments durs. Maintenant, je lui suis redevable tu vois, et c'est à mon tour d'être là pour elle, car elle a pas mal de merdes de santé actuellement.» (T., homme, 25 ans, un chien).

Dernière bouée avant le naufrage social définitif, le chien est donc le point de repère autour duquel tourne l'existence de nombreux de mes informateurs. Il rythme tout bonnement leur quotidien qui, sinon, se révélerait d'une monotonie dramatique. En se calant sur les temps de l'animal (le nourrir, le faire boire, le faire courir, le faire vacciner, etc.), le propriétaire sort de ses propres rythmes, parfois confus, et de certaines de ses habitudes souvent faites de prises incontrôlées de substances toxiques ou alcooliques. Conscient de la responsabilité qui est la sienne vis-à-vis de l'animal, le maître tâchera souvent de réguler ses tentations pour s'assurer avant tout du bien-être de son chien (Fig. 2).

Cette bouée biologique qu'est le chien représente également une borne biographique importante dans la vie des propriétaires. Dans un quotidien qui peut vite devenir destructurant, posséder un chien constitue en effet un levier permettant de remettre de la perspective dans son existence :

«Moi, depuis que je suis à la rue, c'est-à-dire depuis vingt ans, j'ai eu sept chiens. Trois mâles et quatre femelles. Les deux que j'ai actuellement, Jane et Kelly, c'est les filles de Hulk, mon croisé labrador qui est mort l'an passé. Il avait sept ans. J'ai été obligé de le faire piquer car il avait une tumeur au cou, un sale truc qui dégénérait

et qui remontait à l'œil (...). Hulk, je l'avais récupéré dans le Sud-Ouest pendant une saison où je faisais les vendanges. La nana qui me l'avait refilé, c'était une de mes ex. Elle n'en voulait plus car elle était toujours défoncée et elle pouvait plus s'en occuper. Au début, j'en voulais pas. Il avait un an, et il n'arrêtait pas de faire des conneries. Il fuguait, il bouffait mes affaires et tout ça. Et puis, j'ai fini par m'habituer à ce chien et à l'aimer comme si c'était mon gosse. D'ailleurs, c'est simple, quand j'ai dû le faire piquer, j'ai fait une sorte de dépression. C'est pour ça que j'ai bougé et que je me suis installé dans l'est du pays où j'avais des potes. Evidemment, les petits d'Hulk, ils étaient du voyage. À travers eux, il vit encore tu vois. Un peu comme chez certains indiens qui croient que la vie de leurs morts continue à travers leurs descendants.» (T., homme, 45 ans, deux chiens).

Garant de la survie physique et psychique du maître, l'animal demeure surtout aux yeux de son propriétaire l'un des derniers fils conducteurs susceptible de le rattacher au reste du monde. Si plusieurs travaux ont montré que l'animal de compagnie, et le chien en particulier, occupait une place centrale dans l'existence d'individus présentant un certain degré d'isolement social et affectif (Barker & Barker 1990), on peut affirmer que cet attachement s'avère inversement proportionnel à la satisfaction vécue au plan relationnel et au degré de soutien émotionnel perçu. En d'autres termes, chez des publics ayant du mal à faire confiance à leur prochain et fragilisés par une vie sociale parfois chaotique depuis

TABLEAU 2. — Exemples de noms de chiens renvoyant au champ lexical de la fidélité.

Argos	Copain	Poto
Amigo	Hachiko	Précieuse
Bernardo	Milou	Réglo

leur plus jeune âge, l'attachement à l'animal de compagnie peut devenir une alternative naturelle visant à compenser les manques passés.

« Moi, je considère que mon chien est mon meilleur ami. Je suis certain qu'il ne me fera jamais un coup de pute. Il ne me laissera jamais tomber, contrairement à beaucoup d'humains qui m'ont tourné le dos. Ma famille en premier! Tous des salopards! Par contre, Léo, lui, c'est un mec droit! Et pourtant, quand tu le vois comme ça, on dirait pas, hein?! C'est pas un chien de race. C'est un beau bâtard, comme moi. Mais c'est ça notre force à lui et à moi. Les bâtards, ils sont francs. Ils sont pas pervers comme les pures races, hommes ou chiens! Lui et moi, on est pareils et c'est aussi pour ça que les potes de la rue, ils l'aiment bien Léo. » (O., homme, 36 ans, un chien).

Les qualités de loyauté, de fidélité ou de courage que les propriétaires attribuent à leurs chiens à longueur de discours constituent dès lors autant de paravents de vertus très prisées dans la rue. Celles-ci ne s'arrêtent évidemment pas aux portes de la zone. Plusieurs recherches ont en effet souligné que plus les propriétaires accordaient de qualités à leur animal de compagnie, plus ils s'y montraient attachés (Zasloff & Kidd 1994; Serpell 1996).

Alors qu'ils peinaient souvent à s'ouvrir sur les relations qu'ils entretenaient avec leurs pairs, j'ai pu constater que mes informateurs se montraient toujours prolixes au moment d'évoquer leurs compagnons. Dans ce chapelet de vertus attribuées au chien, que les maîtres égrainent systématiquement à Limoges, Montpellier ou Rouen, l'animal est tour à tour « fidèle », « confident respectueux », « être franc », « courageux », « sans malice », « moral ». Des qualités systématiques qui viennent confirmer les analyses de Beck & Katcher (1996) ou celles de Bardill & Hutchinson (1997) qui se sont penchés sur les effets de la médiation animale auprès d'adolescents fragilisés.

Ces commentaires élogieux faits sur le compte de l'animal sont aussi révélateurs de la manière dont les propriétaires à la rue cherchent à garder un certain contrôle sur leur existence. Dans la rue, beaucoup de mes informateurs m'ont en effet confié qu'il pouvait s'avérer dangereux de laisser transparaître ses failles. Exprimer métaphoriquement des sentiments de « loyauté » ou de « fidélité » par l'intermédiaire du chien permet donc de partager ses propres fêlures, sans trop devoir s'exposer. Sans doute est-ce ainsi qu'il convient d'interpréter la présence dans la rue de ces Milou, Bernardo, Amigo et autres Copain qui demeurent autant de symboles nominatifs d'une

TABLEAU 3. — Exemples de noms de chiens renvoyant au champ lexical de l'enfance.

Azraël	Gamin	Schtroumpfette
Bébé	Lassie	Titi
Chipie	Magie	Toy
Fée	Mamie	Yabon

amitié inter-espèce exclusive, tant pour le maître que pour son animal (Tableau 2).

Concrètement, l'animal permet de s'investir moralement et sentimentalement sans risque de se faire léser ou juger. À l'instar du prêtre ou du médecin – mais qui ont l'énorme désavantage pour les publics de la rue de représenter l'institution sociale dans ce qu'elle a de plus normative et castratrice – le chien est un confident idéal tenu « naturellement » au secret de la confession. Témoin de toutes les faiblesses ou indécidités de son maître, il ne parlera jamais, voilà sa force.

LE CHIEN POUR DIRE L'ENFANCE

Parmi les principales déclinaisons sémantiques que j'ai pu repérer dans la rue pour désigner le chien, on remarque que celle inspirée par « la quête de l'enfance » est particulièrement prisée par les maîtres. Il faut dire que ces jeunes propriétaires sont tous plus ou moins concernés par des histoires familiales douloureuses qui ont durablement marqué leur vie.

Violences, divorces ou placements familiaux à répétition ont ainsi constitué pour de nombreux jeunes hommes et jeunes femmes vivant à la rue le déclencheur du processus de marginalisation dans lequel ils se trouvent plongés (Jovelin & Déquière 2006). Face à l'abîme social qui les guette, certains propriétaires tentent de se rattacher coûte que coûte à un passé idéalisé, roman familial (Chobeaux 1996) où les souvenirs d'enfance se résument parfois à quelques héros de bandes dessinées ou de séries télévisées.

Qu'ils s'agissent de Snoopy, Schtroumpfette, Flipper, Youk ou Nénette, les marqueurs de cette jeunesse aux branches de laquelle ils voudraient se rattacher pour la réinventer ne manquent pas et se matérialisent souvent à l'état brut, à travers les noms de leurs animaux (Tableau 3).

Comparée à la dureté de la vie dans la zone, la résonance de ce lexique enfantin dont est garant le chien renforce d'ailleurs la dimension cathartique assurée par l'animal. Elle permet notamment au propriétaire de pallier les nombreux manques affectifs dont il souffre encore une fois adulte, comme me l'expliquait ce jeune homme de 25 ans :

« Cela doit faire près de deux ans que je n'ai pas vu ma mère, elle ne doit même pas savoir où je suis actuellement. Putain, c'est dur quand-même non! Moi je sais où elle vit et elle, eh bien, elle s'en fout. Depuis que je suis môme c'est comme ça. Moi je ne comprends pas! On devrait passer une sorte de permis avant d'avoir des gamins, je trouve. Au moins, ça éviterait des situations comme la mienne avec ma mère! »

TABLEAU 4. — Exemples de noms de chiens renvoyant au champ lexical de la transgression.

Apache	FLB	Maniac
Bandit	Furieux	Nikita
Canaille	La Magouille	Opium
Escroc	Lascar	Zorro

Souffrant de carences affectives, sevrés durant l'enfance, les jeunes de la zone dissimulent, derrière l'exubérance de leur manière d'être, de vraies failles qu'ils cherchent à combler. La relation fusionnelle qu'ils entretiennent avec leurs animaux vient d'ailleurs confirmer cette quête de tendresse dans laquelle les maîtres à la rue sont engagés. Rares sont ainsi les instants où le propriétaire ne cherche pas à caresser ou à toucher son chien. La fourrure rassurante de la bête permet ce que Beck & Katcher (1996) nomment l'*idle play*, c'est-à-dire le jeu distrait de la main de l'humain sur la peau de son compagnon à quatre pattes. Sans vouloir s'aventurer dans des interprétations psychologisantes inadaptées, on ne peut toutefois s'empêcher de voir dans cette pratique systématique des jeunes propriétaires, comme une compensation de cette relation kinesthésique qui leur a fait défaut durant l'enfance. Le jeune propriétaire de la rue retrouve dans l'interaction permanente avec son animal un véritable placebo naturel, dont le retour sur investissement s'avère, de surcroît, immédiat. Car l'animal trouve également son compte dans cette cascade de caresses et de papouilles. Bourré de récepteurs tactiles situés sur la poitrine, la tête et la nuque notamment, le chien possède en effet un épiderme particulièrement sensible à ce genre d'effusions (Dehasse 2009). Cherchant en permanence le contact intime avec son maître, pas étonnant que l'on retrouve, le soir venu, le binôme partageant souvent le même sac de couchage.

LE CHIEN POUR DIRE LA TRANSGRESSION

Malgré l'appellation de « punks à chiens » qui leur colle aux rangers, nous avons constaté durant nos investigations que les jeunes zonards étaient bien moins politisés que leurs turbulents aînés qui ne s'encombraient d'ailleurs ni d'illusions (No future), ni d'animaux.

D'après Chobeaux, les nouveaux nomades du bitume seraient d'ailleurs « bien plus les produits et les victimes d'un affaiblissement des liens sociaux et de fragilisations familiales, que les acteurs et les créateurs conscients et responsables d'un nouveau style de vie » (Chobeaux 1996: 29).

« Hors normes » dans une société qui les pointe du doigt pour leurs excès, ces groupes n'hésitent pas à accentuer les signes relatifs à leurs déviances en adoptant des comportements toujours plus exubérants (cris, insultes, alcoolisation en public, etc.), violents (bagarres, etc.) et provocateurs (décalages vestimentaires, marquages corporels, etc.), réduisant ainsi un certain nombre de possibles interactions sociales qui finalement les effraient.

Dans l'économie générale de leurs discours, c'est bien la figure tout entière du chien qui leur sert de support rhétorique à une misanthropie constamment claironnée :

« Les chiens valent mieux que la plupart des hommes. L'humanité, c'est de la merde et l'humanisme, une belle connerie ! Je ne fais d'ailleurs confiance qu'à mon chien car je sais que lui au moins, jamais il ne me trahira. Mon chien, il ne m'a jamais fait de mal. Au contraire, il sent les connards venir de loin. C'est un peu comme un radar. Moi, je n'ai pas cette possibilité, c'est pour ça que je me suis souvent fait entuber dans la vie. Mais mon chien, comme tous les chiens, il a une sorte de sixième sens pour repérer tous les salopards. » (J., homme, 30 ans, un chien).

Cette aversion revendiquée pour le genre humain, ou du moins pour une société qui les maltraite, ne doit toutefois pas être prise au pied de la lettre. Il convient en effet d'être capable de comprendre ce qui se dissimule vraiment derrière ce discours. Pour ce faire, il faut se méfier des propos parfois convenus qui rythment le discours de ces propriétaires à la rue qui, à l'instar de celui de certains SDF, peut être « [...] un discours de victime, d'autojustification permanente où ils se protègent de la société » (Prolongeau 1993).

Dans l'intransigeance de cette transgression sociale dont ils pensent être les acteurs, ces « déviants sociaux » (Goffman 1973a, b) ont attribué à la dénomination de leurs animaux une fonction programmatique évidente. C'est certainement ainsi qu'il convient d'interpréter le patronyme des *Barjot*, *Anar*, *Furax*, *Schizo* et autre *Scandale* qui les accompagnent dans leurs périple journaliers :

« Quand j'ai récupéré ma chienne avec un mec qui n'en voulait plus, elle s'appelait Bonnie. Plus tard, elle a eu une portée avec cinq chiots. J'ai gardé un petit mâle. Évidemment, j'ai pensé à l'appeler Klyde tu vois, en référence à Bonnie et Clyde. Mais c'était un peu trop gros. Du coup, je l'ai appelé Capone. C'est pas mal non plus ! » (C., homme, 22 ans, deux chiens).

Si *Lascar*, *Scarface* ou *Escroc* positionnent bien ces maîtres du côté d'une insubordination revendiquée, les propriétaires s'amuse également en permanence avec des champs lexicaux se référant à certaines de leurs pratiques addictives (Tableau 4).

« Mon chien s'appelle Kro à cause de la marque de bière ! Quand je l'ai récupéré, j'ai trouvé drôle d'avoir un chien avec un nom à mon image. Ça fait de l'effet quand je vais voir une assistante sociale et qu'elle me dit, en se croyant sympa : « Oh, il est beau ton chien, comment il s'appelle ? », et là je lui réponds : « Il s'appelle Kro, comme la marque de bière. » Ça me fait toujours triper car dans le passé, je me suis fait jeter de centres d'hébergement parce que je picolais trop. » (P., homme, 27 ans, un chien).

Les *Subut*, *Kéta*, *Cock*, *LSD* et *Cannabis* que nous avons rencontrés durant nos enquêtes de terrain témoignent quant à eux, de façon exemplaire, que les pratiques toxicologiques couvrent un éventail très large, comme le rappelle François Chobeaux : « Licites et illicites, entre-deux pour les médicaments détournés de leur usage premier, ils sont partout. Cependant, les modes de consommation et plus largement le rapport établi entre l'individu et les " produits " ont fortement changé. Après le lent rythme des découvertes des premières années 90, bière-cannabis avant ecstasy-cachets-sirops, avant poudres sniffées, fumées, avant injections, aujourd'hui on entre de plain-pied très vite dans les cocktails explosifs où seul l'acte d'injection semble faire barrière. Et ceci tous publics confondus, anciens et nouveaux, " professionnels " et " amateurs ", majeurs et mineurs, errants et festifs. » (Chobeaux 1996: 14)

CONCLUSION

Désignant, dans son acception la plus courante, un ensemble de deux éléments considérés en bloc, la terminologie « binôme » possède l'intérêt de ne pas engluier les maîtres à la rue et leurs chiens dans l'une de ces nombreuses guerres sémantiques qui polarisent tant les débats sociologiques actuels, notamment lorsqu'on explore le champ de la marginalité ; elle permet en outre de ne pas succomber à la tentation d'une catégorisation du public inadaptée, qui peut faire perdre de vue au chercheur les véritables enjeux révélés par ce terrain d'enquête particulier. Par ailleurs, elle offre une focale spéciale sur la relation vécue entre le maître et son chien. Ce binôme « socio-canin » s'inscrit en effet au sein de dispositifs systémiques, permettant d'interpréter les interactions complexes liant intimement les maîtres et leurs animaux. Parmi celles-ci, la dénomination du chien par son propriétaire devient un révélateur socio-biographique particulièrement éclairant de parcours de vie souvent complexes et difficiles, mais souvent méconnus de la plupart des observateurs.

RÉFÉRENCES

- BARDILL N. & HUTCHINSON S. 1997. — Animal-assisted therapy with hospitalized adolescents. *Journal of Child and Adolescent Psychiatric Nursing* 10 (1): 17-24.
- BARKER S. B. & BARKER R. T. 1990. — Investigation of the construct validity of the Family Life Space Diagram. *Journal of Mental Health Counselling* 12: 506-514.
- BECK A. M. & KATCHER A. 1996. — *Between Pets and People: the Importance of Animal Companionship*. Purdue University Press, West Lafayette, 344 p.
- BLANCHARD C. 2013. — *Entre crocs et Kros. Analyse sociologique du compagnonnage entre l'exclu et son chien*. Thèse de doctorat de sociologie, Université d'Evry Val-d'Essonne, Evry, France.
- BLANCHARD C. 2014. — *Les maîtres expliqués à leurs chiens. Essai de sociologie canine*. La Découverte, Paris, 133 p.
- BONVINI E. 1985. — Un exemple de communication linguistique orale : les noms de chiens chez les Kasina de Haute Volta, in THOMAS J. M. C. (éd.), *Linguistique, ethnologie, ethnolinguistique (la pratique de l'anthropologie aujourd'hui)*, Actes de l'atelier "Linguistique et ethnologie" du colloque international du C.N.R.S., Sèvres, 19-21 novembre 1981. Sela, Paris: 113-126.
- BOZON M. 1987. — Histoire et sociologie d'un bien symbolique, le prénom. *Population* 42 (1): 83-98.
- CHOBÉAUX F. 1996. — *Les nomades du vide: des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieux d'accueil*. Actes Sud, Coll. Essai sciences, Arles, 126 p.
- CHRISTEN Y. 2009. — *L'animal est-il une personne?* Flammarion, Paris, 537 p.
- DEHASSE J. 2009. — *Tout sur la psychologie du chien*. Odile Jacob, Paris, 512 p.
- DIGARD J.-P. 1990. — *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Fayard, Paris, 325 p.
- DIGARD J.-P. 2004. — La construction sociale d'un animal domestique : le pitbull. *Anthropozoologica* 39 (1): 17-26.
- GISSY M. 1997. — Un pitbull nommé Himmler. *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 1 octobre 1997.
- GOFFMAN E. 1973a. — *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1: La présentation de soi*. Éditions de Minuit, Paris, 256 p.
- GOFFMAN E. 1973b. — *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2: Les relations en public*. Éditions de Minuit, Paris, 368 p.
- JOVELIN E. & DÉQUIRÉ A. F. 2006. — *Trajectoires des jeunes sans domicile fixe dans le Nord-Pas-de-Calais. Initiatives et évaluation des dispositifs d'accompagnement*. La voix du Nord, Lille, 225 p.
- LÉVI-STRAUSS C. 1962. — *La Pensée sauvage*. Plon, Paris, 428 p.
- MECHIN C. 2004. — Les enjeux de la nomination animale dans la société française contemporaine. *Anthropozoologica* 39 (1): 133-141.
- PROLONGEAU H. 1993. — *Sans Domicile Fixe*. Hachette, Paris, Coll. Pluriel intervention, 222 p.
- ROGEL T. 2012. — *Sociologie des super-héros*. Hermann, Coll. Sociétés et pensées, Paris, 251 p.
- SERPELL J. 1996. — *In the Companion of Animals: a Study of Human-animal Relationships*. Cambridge University Press, Cambridge, 316 p.
- TERROLLE D. 2002. — La mort des SDF à Paris : un révélateur social implacable. *Études sur la mort* 122: 55-68.
- WILSON C. C. 1991. — The pet as an anxiolytic intervention. *The Journal of Mental and Nervous Disease* 179: 482-489.
- ZASLOFF R. & KIDD A. 1994. — Loneliness and pet ownership among single women. *Psychological Reports* 75: 747-752.

Soumis le 16 mars 2015;
 accepté le 16 juin 2015;
 publié le 31 décembre 2015.

